

FEUILLETON

LE CAPITAINE AUX MAINS ROUGES

XVIII

Madeleine.

(Suite.)

—Je ne vous reconnaissais pas, cela est vrai, Mademoiselle, répondit Roscoff d'une voix profondément triste. . . . Vous étiez toute petite, toute frêle, et maintenant je vous retrouve grandie. . . mais je n'ai point oublié la compassion de l'enfant, et plus d'une fois je me suis souvenu que Madeleine avait pleuré sur la fosse de ma sœur.

Madeleine se leva :

—Votre main, dit-elle, votre vaillante main, capitaine : je me sens très-faible ; cependant je veux partir, j'ai donc encore besoin de vous.

Huberte se dressa lentement sur ses pieds.

Roscoff aida aux deux femmes à quitter la grotte ; puis, passant le premier et leur indiquant les marches d'un escalier naturel, il les fit en quelques minutes gravir jusqu'au sommet de la côte. Alors tous trois aperçurent les torches que portaient les domestiques de Noiroi, et Madeleine distingua la voix de son oncle, et, s'élançant en avant, elle appela avec une joie réelle :

—Mon oncle ! mon bon oncle !

Noiroi la serra dans ses bras avec un irrésistible élan.

—Méchante fille ! dit-il, tu as failli me faire mourir d'inquiétude !

Ce n'était ni l'heure ni le lieu d'adresser des reproches : Madeleine tremblait de froid, Huberte frissonnait ; la voiture emportée en un instant vers Kéroulas les maîtres du château.

Madeleine se pencha vivement à la portière :

—Capitaine Roscoff ! dit-elle, capitaine Roscoff !

Mais Roscoff avait déjà disparu.

—Comme vous l'aimez, n'est-ce pas ! demanda la jeune fille à son oncle : il m'a si généreusement sauvé la vie.

—L'aimer ? répondit Noiroi : il méprisera notre reconnaissance !

Ce mot frappa Madeleine au cœur et lui remit en mémoire les souffrances morales précédemment endurées. Elle sentait en même temps retomber sur elle le rocher de Sisyphe qui l'écrasait au convent, et, fermant les yeux comme celui qui voit un abîme, elle s'y laissa mentalement rouler.

Madeleine soignée, pendant toute la nuit par Marthon était le lendemain en proie à une fièvre violente. Elle croyait sans cesse voir monter autour d'elle les vagues menaçantes, elle appelait à son secours sœur Marie-des-Anges et le capitaine Roscoff ; les bras tendus par l'angoisse, les cheveux épars, la gorge brûlante, elle exhalait des plaintes tantôt douces et monotones comme celles des petits enfants, tantôt aiguës comme celles qu'arrache une blessure. A son chevet se tenait Noiroi, stupide de douleur, ne sachant que promettre des sommes folles à celui qui sauverait sa nièce, et suppliait le médecin d'apaiser les douleurs de la pauvre enfant.

—Le second jour fut plus calme.

Vers le soir Marthon entra dans la chambre.

—Ce bracelet vous appartient-il, Madeleine ? demanda-t-elle.

—Oui, répondit la jeune fille.

—On vient de le rapporter.

—Qui ?

—Le capitaine Roscoff ; il a en même temps demandé de vos nouvelles.

Noiroi fit un signe, Marthon sortit.

—Madeleine rattacha le bracelet à son bras et demeura pensif le reste du jour.

Le lendemain elle se leva.

Elle visita les jardins, la vitière, s'étonnant et s'attendrissant à chaque surprise ménagée par Noiroi.

Elle ne pouvait comprendre les tendresses de chaque heure, les attentions soutenues, les délicatesses infinies de cet homme montré du doigt par la foule, et signalé comme un buveur de sang.

Quand elle songeait au passé et qu'elle étudiait le présent, elle attendait quelque chose de l'avenir.

Sœur Marie-des-Anges ne pouvait l'avoir trompée, au fond de l'âme de Noiroi devaient s'éveiller des sentiments honnêtes, pour les faire germer il suffisait peut-être d'y croire.

Au bout de trois jours Madeleine ne ressentait plus aucune souffrance physique ; les couleurs revenaient à ses joues ; tantôt avec Marthon, tantôt avec Huberte qui ne pouvait se décider à la quitter, elle parcourait les alentours. Voyait-elle une maison pauvre en apparence elle y entra avec une délicatesse infinie, elle s'informait des besoins de chacun, et tentait ensuite de les soulager ; mais hélas ! la chère créature ne faisait aux malheureux que l'aumône de sa pitié et voyait son or refusé comme s'il eût porté une rouille indélébile ; c'est elle alors qui rougissait de sa richesse, et le front courbé elle rentrait à Kéroulas.

Les pauvres gens l'aimèrent cependant. Ils regrettaient de lui faire subir une humiliation imméritée, mais aucune ne consentait à recevoir une parcelle des revenus de Noiroi.

Le dimanche suivant Madeleine, Noiroi, et Huberte occupèrent à l'église le banc seigneurial placé dans le chœur.

Inclinée sur l'accoudoir, Madeleine se perdit dans la pensée de Dieu et ne daignait pas s'occuper des choses de la terre.

A la fin de l'office elle laissa sortir les gens du village, gagna le cimetière, reprit à un domestique la corbeille dont elle l'avait chargé, et chercha la tombe d'Anaik.

Un bouquet de bruyère y venait d'être déposé par une main pieuse.

La jeune fille passa une couronne dans chacun des bras de la croix, pria un moment, puis se relevant, elle allait quitter le champ du repos quand la pauvresse de la Grand'lande la saisit par sa robe.

—L'agneau transformera le loup, murmura la vieille femme ; dans le nid des tourelles reviendront les oiseaux et le jour où tu épouseras la pauvreté, tu acquerras un trésor.

—Merci, dit Madeleine, merci, Marianne, quand j'étais petite fille, vous m'aimiez, et maintenant . . .

—Le jour n'est pas venu que je te le répète. . . il te reste une tâche à faire ; si tu l'accomplis tu seras bénie ! . . . J'ai en moi qui te parle le cœur broyé comme sous une meule, et, si mon agonie s'achève, ce sera grâce à toi . . .

Marianne disparut, et Madeleine n'essaya pas de la retenir, elle se souvenait des bizarreries de la pauvresse.

Marthon et Noiroi l'attendaient près de la porte du cimetière. Comme elle la franchissait, elle aperçut la grande taille du capitaine Roscoff. Le sauveteur ne pouvait la voir, tourné du côté de la mer il suivait du regard une voile voyageuse.

Madeleine s'éloigna lentement en poussant un soupir.

Les mois qui suivirent, ne présentèrent rien de remarquable.

Madeleine constata seulement que Noiroi faisait de fréquentes courses à la ville, et qu'il recevait un grand nombre de lettres.

La vérité est que Noiroi se préoccupait de l'établissement de sa nièce.

Comprenant qu'il ne pouvait rallier à lui les habitants des châteaux voisins, il songea que quelques familles de Brest oubliées peut-être la bassesse de son extraction. Il avait gardé quelques relations parmi des hommes d'affaires chargés de placer l'excédent de ses revenus ; grâce à eux il lui fut possible d'attirer à Kéroulas, vers l'époque de la chasse, des hommes peu scrupuleux sur le choix de leurs amis, des femmes dont la révolution venait de faire des esprits forts. Parmi celles-ci se trouvèrent des veuves qui se consolaient trop vite, des femmes dont les maris étaient à l'armée, des gentilshommes venus de provinces éloignées, qui déploraient les malheurs de la révolution, la perte de leurs parchemins et la démolition de châteaux perchés pour la plupart sur les eaux de la Gironde ou placés en sentinelle près du golfe de Gascogne.

Ceux-là se montraient fort empressés auprès de Madeleine, brûlaient pour elle un encens grossier dont sa délicatesse se trouvait révoltée.

Un de ces prétendus gentilshommes, le comte de Perdillac, l'accablait de ses louanges, la poursuivait de ses hommages, déclarait brûler pour elle de la flamme la plus vive et tourmentait Noiroi pour obtenir une promesse formelle. Un homme rempli de véritables aptitudes commerciales, estimant l'argent le premier des biens, se mettait aussi au rang des adorateurs de l'héritière.

(A continuer.)